

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA FAMILLE

REVUE HEBDOMADAIRE

L'abonnement, qui est d'une piastre (\$.100) par an, date du 1er janvier. S'adresser, pour tout ce qui concerne la revue, à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, à Joliette, P. Q., Canada.

N'Y TOUCHEZ PAS

Il y a quelque trente ans, un Romain, Alfred Baccarini, sans craindre de blesser le cœur de sa mère la sainte Eglise, s'élevait contre le Pape régnant.

Il se trouva un jour à Russi, près de Ravenne, à la tête de plusieurs révoltés.

Plus tard il devint ministre italien !

Plus tard le 2 octobre dernier, il fut appelé à rendre compte de son administration au Souverain Juge.

C'est à Russi même que le Christ-vengeur l'a brisé.

La mort de Raccarini a été épouvantable. Son agonie a duré 12 heures au milieu d'atroces souffrances. On lui a offert les secours de la religion, il les a refusés. Pendant tout sentiment d'humanité pour lui-même et pour les autres, il a repoussé les médecins et les parents. Il ne savait que rugir comme l'animal sauvage blessé dans l'arrène.

Voici ce qu'on écrivait à son sujet, la veille de sa mort, à l'*Osservatore Romano* :

“ Une personne de mes amis, revenue naguère de Russi et ayant des rapports intimes, même de parenté, avec la famille Baccarini, me communique des détails vraiment épouvantables sur les souffrances morales et physiques auxquelles le malheureux Alfred Baccarini est en proie.

“ Cette personne me raconte que le malade repousse avec la plus inflexible résistance tout secours divin et humain. Il ne veut pas voir

de médecins, il ne veut pas d'amis à son chevet ; et il n'est pas jusqu'aux soins affectueux que voudraient lui procurer sa fille qui ne l'irritent et l'exaspèrent. Il souffre les douleurs les plus atroces, qui le font je dirais presque rugir d'une façon si poignante que mon ami en a été littéralement épouvanté.

“ Il a presque toujours pleine connaissance de ce qui se passe autour de lui ; il voudrait paraître stoïque en face de la douleur et de la mort ; mais le malheureux est en proie, au contraire, au plus terrible désespoir.”

Tout homme qui touche de près ou loin à l'Eglise de Dieu ; tout homme qui s'attaque aux droits de cette Eglise ; tout homme qui porte atteinte à l'honneur de cette Eglise dans ses biens ou dans ses ministres, reçoit tôt ou tard sur la terre, son châtimeut.

Souvent le Christ fût profané à la sainte table, sans cependant punir le coupable ; chose digne de remarque, il venge toute injure fait à l'Eglise, dans ses biens ou dans ceux qui la représentent.

Heureux ceux qui, tout au contraire, travaillent à l'honneur de l'Eglise ; comme ceux qui honorent leur père et leur mère, ils sont récompensés dès ici-bas.

F. A. B.

LE PAGE DE LOUIS XI.

Le roi Louys avait dit à Tristan : “ Le page Loïc m'a désobéi ; il a tiré l'épée contre mon favori, qu'il soit traité comme un félon.”

Et Tristan était venu : “ Gentil page, le roy Louys ta condamné, obéis au sir roy : Loïc, suis-moi dans la prison.”

Et les larmes coulaient sur ses joues et sa voix murmurait : mais le seigneur roy avait ordonné, et c'était en vain que les larmes coulaient.

Le jeune page suivit le grand prévôt. Ils descendirent en

semble l'escalier tournant ; ils pénétrèrent dans un corridor où l'air humide glaçait les veines.

Un cri ! mais aussitôt le grincement d'une clef étouffa ce cri ; une porte s'ouvrit et se referma ; le gentil page était prisonnier.

Il n'avait qu'un peu de paille pour sa couche ; et le cachot était bien noir. Ah ; que de larmes tombaient de ses yeux !

Il n'était pas seul à pleurer dans le palais du sire roy. Loïc avait un ami : c'était Yves Amolène, du même pays de Cornouailles, Yves et Loïc s'aimaient comme des frères.

Yves, mon ami," s'écrie-t-il, je viens là te consoler.

"Merci," répond le jeune prisonnier, "mais je t'en prie cours vite en Bretagne. Dans cinq jours, j'aurai subi le supplice des félons, et je ne voudrais pas mourir sans embrasser une dernière fois ma mère.

"Pauvre Loïc, j'y cours, j'y suis déjà, mais puis-je encore arriver à temps ?"

C'était beaucoup, cent lieues, pour cet adolescent ; et pourtant Yves avait dit : "Je veux faire cent lieues." Car l'amour joint au dévouement peut tout ce que le cœur inspire. Il fallait sauver son ami ! Yves était breton, c'était tout dire.

Il marcha le jour et la nuit ; il marcha que dis-je ? Il vola car la cavale du brave enfant courait comme le vent sous la main qui la caressait, Juste Dieu ! Arriverait-elle à temps.

Pendant ce temps, Loïc priait ; ses jeunes mains s'élevaient vers le ciel, car l'espace était grand du palais du sire roy au manoir de la Ligerie, et le temps était court, et le cachot était bien noir. Il fallait le secours de Dieu.

Mais la dame sa mère avait dit naguère à l'heure du départ : "Loïc, quand tu auras des peines, songe que là-haut Dieu veille sur toi, et n'oublie pas ta prière à la vierge, reine des cieux,"

Loïc avait placé dans son cœur le conseil maternel, et quand il en avait besoin, il y puisait courage et vie.

Toutefois le temps pressait ; le soir du troisième jour arrivait : "Tristan," avait dit le roy Louys, "c'est après-demain

que tu châtieras l'insolence du page Loïc. Après-demain sa tête tombera..”

Mais alors, Yves hors d'haleine atteignait la herse du vieux château de Bretagne. “Archer, baisse le pont-levis, et qu'on dise à la dame châtelaine qu'Yves Amolène lui apporte un message de son fils.”

Le pont-levis s'abaisse ; Yves est entré, on le présente à la dame châtelaine.

Or, ce soir-là il se faisait que tous les noble seigneurs du voisinage, de Fontmort et des Rabottes, de Villiers et de la Doriette s'étaient réunis au manoir de la Ligerie ; et quand Yves entra c'était au milieu du festin.

“Gentil page,” lui dit la noble dame, “qu'elles nouvelles m'apportez-vous ?”

“Un message de votre fils Loïc.”

“Loïc jouait avec Adhémar de Charçay, favori du roy de France. Mais le Pointevin est orgueilleux, il a dit au gentil page qu'il n'y avait pas d'hommes en Bretagne. Loïc a oublié les prescriptions du roy, il a tiré l'épée comme un brave Breton qu'il est. Loïc n'a bientôt plus qu'un jour et qu'une nuit à vivre.”

La dame de la Ligerie tenait en sa main une coupe remplie de vin. La coupe tomba et le breuvage se répandit sur la table. C'était du vin de Maligratte.

“Malheur !” se dirent les uns aux autres les nobles seigneurs “malheur ! mauvais présage !”

“Vite six chevaux dans un instant ! ordonne la châtelaine. Après-demain, dussions-nous les tuer tous, à l'aube du jour il nous faudra être à Paris !”

L'infortuné page comptait les heures. Ses yeux ne pouvaient se fermer :

“O Notre-Dame, je vous en conjure, faites que ma mère dépose encore un baiser sur mon front !”

“Ma mère, ma douce mère, elle qui maimait tant ! Oh ! que ne puis-je lui donner des ailes, elle aurait déjà visité mon cahot !”

“ Si jamais je puis la revoir, je le devrai à Notre-Dame. Aussi, notre-Dame, serez-vous honorée et bénie au domaine de nos pères. ”

Le cœur de la mère devinait sans doute celui de son fils, car le sien aussi était torturé. Mais la course continuait sans délai, sans repos, toujours vive, toujours rapide, mais toujours trop lente pour conduire une mère près de son fils malheureux.

Enfin, l'aube blanchit le faite du palais ; le gentil page voit la porte qui s'ouvre ; c'est sa mère peut-être. Il s'élançe, mais hélas ! voici encore une illusion évanouie. Le pauvre captif n'a reconnu que la voix du grand prévôt. Il a dit : “ Encore une heure, et puis la mort. ”

O mère infortunée, tu n'as pas entendu les cris déchirants de ton fils, tu n'as pas vu la douleur qu'il ressentit lorsque loin de toi la sentence de mort vint le trouver dans son cachot. Tu n'as pas été témoin d'un affreux spectacle !

La châtelaine et son escorte allaient, allaient toujours. Plus qu'une lieue et l'on verra la cité du roy Louys. Une lieue c'est une immensité.

Cependant le moment suprême approchait, l'échafaud était dressé, la hache attendait la victime. Soudain la voix du héraut d'armes annonce la venue du funèbre cortège. Un frisson agite la foule ; c'est un frémissement d'horreur et de pitié.

Le gentil page avait paru, ses yeux roulaient de grosses larmes. Il pensait toujours à la dame de Ligerie. Il était ferme cependant et s'avancait la tête droite, car un breton, même en face de la mort, n'a jamais peur ; mais le Breton a un brave cœur et s'il sait donner son sang au pays, il sait donner aussi une larme à sa mère.

Le gentil page monte les degrés de l'échafaud, il arrive sur la plateforme, se met à genoux, puis avant de mourir il adresse une dernière prière à la Vierge et à la bonne sainte Anne.

Mais voici qu'il se relève, il a entendu le galop de plusieurs chevaux, son cœur bat avec violence, il se tourne vers son bourreau : “ Encore un moment car voici ma mère. Oh ! que je puisse l'embrasser ! ”

Au milieu d'un nuage de poussière on vit flotter un étendard ; c'était la bannière des seigneurs de la *Ligerie*. La troupe arrive elle est au pied de l'échafaud.

“Ma mère!” s'écrie le pauvre page.

“Grâce au nom du roi, répond une femme, c'est mon fils ; arrêtez : c'est mon Loïc bien-aimé.

“Grâce au nom du roi,” s'écrie la foule, “ainsi le veut Notre-Dame d'Embrun !”

Notre-Dame d'Embrun ! Ce nom est trop vénéré pour ne pas désarmer toutes les mains. Le sire roy ne sait rien lui refuser. Il pardonne et rend généreusement Loïc à sa mère. Il a vu que les gens de Bretagne étaient gens de cœur et gens de foi !

Deux mois plus tard, la dame châtelaine de la Ligerie plaçait dans son oratoire une douce et brillante image de Notre-Dame qu'on lui avait peinte dans l'abbaye voisine. Loïc était redevenu le page aimé de son roi, et l'on chantait déjà à la veillée, dans les fermes de la Cornouaille :

Notre-Dame a sauvé Loïc. — On n'invoque pas en vain Notre-Dame. Il y a du cœur en Bretagne, — Aimons Notre-Dame.

L'AMI DE L'ORPHELIN.

FRÈRE ROMAIN ET LE GASCON

Un Gascon à jeun depuis deux fois vingt-quatre heures résolut de dîner aux dépens de l'habile architecte Frère Romain, qui avait entrepris le pont des Tuileries. Le Gascon considérait attentivement l'ouvrage, comme s'il eût été connaisseur ; et, murmurant entre ses dents, il mesurait ce que l'on avait fait, et semblait vouloir critiquer le travail. Frère Romain, inquiet, l'aborde et lui demande son sentiment. “Mon Frère, dit le Gascon, j'ai une chose importante à vous dire sur ce pont, mais j'ai appétit, il faut que j'aie mangé auparavant.”

Le religieux invite gracieusement le Gascon à dîner avec lui. Celui-ci ne se fait pas prier longtemps, et s'acquitte à merveille du devoir d'un bon dîneur. Après le repas, Frère Romain reconduit son convive dans le lieu où il l'a pris. Le Gascon reprend ses travaux, il arpente quelque temps encore le terrain, puis il dit au religieux avec un sérieux admirable : " Cadédis, mon Frère, vous faites un pont sur la largeur de la rivière ; vous faites bien, car je veux avaler la Seine si vous eussiez réussi en l'entreprenant dans la longueur. " L'architecte Jacobin se redressait pour toiser le Gascon mais celui-ci venait de tirer sa révérence et avait promptement disparu dans la foule.

Joyeux Passe-temps.

Un Anglais qui ne veut pas faire des restes en mangeant

Un Anglais, voyant qu'il n'avait plus faim, mais fâché de laisser quelque chose sur la table, s'empara d'un poulet et le mit dans sa poche. Le garçon de service qui l'avait aperçu ne dit rien, mais prenant la sauce, il la versa dans la poche du gentleman. Celui-ci, ayant senti le chaud, s'écrie : — Que faites-vous donc, garçon ? — Monsieur, dit celui-ci, c'est que vous avez oublié la sauce, l'un ne va pas sans l'autre.

J. P.-T.

Je n'aime pas qu'on donne le nom d'honnêtes gens à ceux qui ne volent pas parce qu'ils sont riches ou qu'ils ont peur d'être pendus.

Prince DE LIGNE.

UNE CHASSE A L'OURS DANS LES PYRENEES

Le lendemain de bonne heure, nous étions dans la montagne. Je trouvai mon isard dépécé ; les os mêmes étaient à moitié mangés. Je regardai par terre, il y avait cinq doigts énormes

bien marqués, qu'à la taille je jugeai devoir être ceux d'un vieux grognard, et qu'à un petit écartement entre la peau et les ongles, je reconnus appartenir à une femelle. — Il était difficile, autour de nous, de distinguer la direction des empreintes, parce que ce n'était qu'un grand piétinement ; mais à quelques pas plus loin, on voyait distinctement que l'animal s'était dirigé vers l'Espagne. Nous le suivîmes donc à la trace sur la terre d'abord, et bientôt sur la neige. Au bout d'une heure nous étions engagés au milieu de la *mer de glaces* qui tombe du sommet du Vignemal, et roule en comblant les vallées à plus de deux lieues dans l'Aragon.

Vous sentez qu'on ne marche pas là-dessus aussi commodément qu'on le voudrait, car il n'y a pas de grands chemins, et quand on a pas de crampons, il est diablement hasardeux de voyager dans ces parages. A la moindre chute, c'en est fait de votre vie, attendu que les glaciers ouvrent des gueules un peu plus larges que celle d'une souris. Heureusement, nous n'avions pas à craindre que la glace cassât sous nous. Elle pouvait avoir en cet endroit près de quatre cents pieds d'épaisseur, et était verte comme le fond d'une bouteille. Mais en revanche, la route qu'avait suivie l'ours longeait tellement l'abîme, qu'à chaque instant nous frissonnions devant des crevasses profondes de plusieurs milliers de pieds.

Enfin, après je ne sais combien d'heures de marche, quand nous eûmes tourné le glacier, nous arrivâmes à une sapinière, où nous perdîmes tout à coup la piste. Alors j'armai mon fusil, j'en visitai le bassinet avec soin, j'en essayai la gachette ; et, le voisin en ayant fait autant, nous entrâmes, en nous tenant à quinze pas l'un de l'autre, au plus épais du fourré.

A peine y avait-il un quart d'heure que nous quêtions, qu'arrivés à une petite savane où les arbres s'écartaient pour faire place à une herbe verte et longue que veloutait un beau soleil, mon voisin aperçut un passant à droite d'un rocher, tandis que je passais à gauche, une espèce de boule noire qui se remuait à l'audition de nos pas, et qui, en reconnaissant un hom-

me, se déroula subitement et laissa voir un ours énorme, un vrai géant, qu'on pouvait appeler le roi des ours !

Mon voisin poussa un de ces cris terribles qui n'ont d'orthographe en aucune langue. C'était un brave, mais il n'était pas aguerri ; à sa place je n'aurais pas soufflé mot : j'aurais ajusté l'ours tranquillement, et je l'aurais étendu net sur la place ; mais tout le monde ne se maîtrise point.

Le voisin lâcha son coup sans faire attention à ce que je lui avais recommandé de ne viser qu'à la tempe. Il attrapa l'ours à l'épaule. Aussitôt, avant qu'il eût eu le temps de baisser même son fusil, l'animal poussa un rugissement effroyable aussi fort qu'un coup de tonnerre, — se dressa sur ses deux pattes de derrière, — et ouvrant celles de devant comme deux bras de fer s'avança pour y broyer son ennemi.

En ce moment, moi je tournais le rocher. Quand j'aperçus l'ours, il levait la patte sur mon camarade, qui, pâle et roide comme une statue, n'attendait que le coup de grâce.

Il y avait pas à balancer. Je savais qu'en tirant l'ours par derrière, je ne le tuerais point, et que probablement il se jetterait sur moi, mais je ne pouvais pas laisser dévorer un chrétien devant mes yeux. Je visai donc au milieu des reins, et comme les cinq griffes de l'ours s'enfonçaient dans la chair du vaincu qui hurlait de douleur, l'animal lui-même poussait un second rugissement plus fort que le premier, et, se rejettant en arrière, plié en deux, léchait le sang qui sortait de sa blessure.

“ Charge ton fusil, crierai-je à mon camarade, ou je suis perdu ! ”

Ce disant, j'essayai de lui en donner l'exemple, mais je n'avais pas encore mesuré la poudre, que l'ours arrivait sur moi au grand galop, et que celui que je venais de sauver, au lieu de me secourir, s'enfuyait à toutes jambes. “ Si j'en réviens, lui crierai-je, tu me le payeras ! ” Et faisant un bond de côté, j'évitai la rencontre de l'ours, auquel j'assénai un goup de crosse sur la tête.

Furieux de ce premier échec, l'animal se retourna promptement.

ment, se mit debout comme un homme, m'arracha mon fusil d'un coup de patte, et le brisa, fer et bois comme une paille.

Je vis bien que si je me laissais prendre une fois sous cette griffe si terrible, je ne mangerais plus de pain. Je reculai donc de quelques pas. L'ours s'avança toujours debout, m'allongea un second coup de son grapin, que j'évitai par un preste mouvement en arrière, mais qui, rasant ma figure de si près que j'en sentis le vent comme d'un évantail, attrapa mon habit par le haut, et le déchira jusqu'à mon genou.

Ce fut alors un combat dans lequel j'avais tout le désavantage, car je n'étais pas armé. Heureusement j'étais leste, et je tournais à reculons autour du rocher, n'ayant d'espoir que dans l'épuisement de l'animal.

Je vivrais cent ans, monsieur, que durant cent ans je me rappellerais ce grand fantôme noir, dont le museau, les épaules, le corps ruisselaient d'un sang rougeâtre qui courait sur lui comme de la flamme, et qui, chaque fois qu'il levait en l'air sa patte velue, marrachait en la rabattant, jusqu'au dernier lombeau de mes habits, et me labourait la poitrine de profonds sillons tracés dans la chair !..

— Enfin, au moment où il prenait son élan pour faire un dernier effort, et m'écraser dans sa chute, ses reins, que mes balles lui avait cassé, plièrent subitement ; ses jambes, qui l'avaient soutenu jusque-là, tremblèrent, et, s'abattant sur le flanc, il essaya de se rouler vers moi pour m'étreindre.

Vous pensez bien que je ne restai pas là les bras croisés à le regarder. Je ramassai promptement le fusil de mon voisin qui gissait par terre au milieu d'une mare de sang, et après l'avoir bourré à double charge, l'appuyant sur la tête de l'animal, je lui fit sauter la cervelle. Quand au mien, le canon en avait été tordu comme une cuillère d'étain, et le bois en avait volé en éclats.

— Et le voisin, que devint-il, Michel ?

— Le voisin ? Il s'en fut en Espagne, où je lui souhaite beaucoup de plaisir ; mais je n'irai pas le chercher.

ACHILLE JUBINAL.

LA MAISON DE L'ENFANT PERDUE

PAR CECILIA MARY CADDELL

Traduit de l'anglais, avec permission de l'auteur

par M. L'ABBÉ E.-A. LATULIPPE.

(Pour La Famille)

CHAPITRE PREMIER

(Suite)

— *Pour vous*, répéta Lucie, en appuyant à dessein sur ce dernier mot ; hélas, chère Alice. c'est toujours l'histoire ancienne.

Le sacrifice chez les autres nous paraît toujours noble et louable, mais nous est-il demandé à nous-même, nous hésitons, nous cherchons des excuses et à peine pouvons-nous nous persuader que Dieu puisse demander rien de semblable à notre pauvre humanité. Je dis nous, ajoute-t-elle en passant affectueusement son bras autour de la taille d'Alice, car je suis certaine que vous sentez en votre cœur, bien que vous ne vouliez pas l'avouer, que ce départ m'est pour le moins aussi pénible qu'à vous. Je perds tout et vous ne perdez que moi. Si je parle ainsi ce n'est pas pour déprécier votre part du sacrifice, mais je voudrais vous rappeler que, puisque Dieu veut nous faire partager en sœur, le chagrin, nous devons aussi en sœurs partager le mérite par la généreuse conformité de notre volonté à la volonté divine. D'ailleurs, soyez assurée qu'il ne nous demandera jamais rien qui ne tourne à notre bonheur, sinon en ce monde, du moins dans l'autre.

— Je ne veux pas être égoïste, reprit Alice touchée de la remontrance si tendre et si délicate de sa compagne, mais quand je songe que jamais nous ne pourrons plus nous asseoir ensemble ici, que jamais nous n'entendrons plus le murmure de la vague mourante sur la plage, qu'il ne nous sera plus jamais donné d'errer, la main dans la main, sur ces landes et dans ces bois pleins de souvenirs de notre joyeuse enfance, comment puis-je ne pas m'attrister ? Comment, répéta-t-elle avec animation, comment ne pas pleurer quand je pense combien je vais être seule sans vous ? Ah ! je sens que c'est plus douloureux que si je n'avais jamais eu de sœur. — Vous au contraire..... et Henriette, Henriette !..... O mon Dieu, pitié ! mon

Dieu, ajouta-t-elle en fondant en larmes ; je sens mon cœur se briser !

Lucie s'était levée à ces dernières paroles d'Alice. Son front et ses joues se colorèrent vivement sous le coup de l'émotion qui monta de son cœur et pendant un moment ses yeux errèrent avec tristesse sur la vaste mer qu'illuminaient en ce moment les derniers feux du jour et dont la brise du soir caressait mollement les flots bleus. Mais ce ne fut qu'un trouble passager ; bientôt son regard se raffermi et se fixa sur le disque pâissant du soleil qui disparaissait à l'horizon ; le nuage de tristesse qui avait passé sur son front s'effaça et ce fut avec un accent indéfinissable d'amour qu'elle répondit doucement :

— Alice, oui, chère Alice, je l'avoue, l'amour c'est le sacrifice et le sacrifice c'est l'amour ! Mettez-vous à ce point de vue et la douleur deviendra de la joie, et la croix qui paraît insupportable à la nature deviendra aussi douce et aussi légère que si elle était de fleurs.

— Insupportable, répéta Alice, oui cette croix m'est véritablement insupportable, et si vous en sentiez comme moi tout le poids il vous serait simplement impossible de la porter !

Lucie ne répondit pas immédiatement, mais un œil exercé aurait surpris en ce moment sur ses traits l'expression d'un sentiment profond de douleur. Alice, piquée de ce silence, poursuivit amèrement.

— Vous gardez le silence, vous ne répondez pas, mais aussi peut-être après tout n'est-ce rien pour vous de nous quitter tous pour toujours.

— Rien ! reprit Lucie avec indignation. Alice, Alice, vous ne saurez jamais en ce monde combien il m'en coûte de vous quitter. Ne parlez pas ainsi, continua-t-elle sur un ton plus doux ; je sais que vous ne pensez pas ce que vous dites, mais ne répétez plus cette parole, elle me fait trop mal au cœur.

Alice, comme un enfant contrit, glissa sa main dans celle de Lucie et lui dit à travers ses larmes : Pardonnez-moi chère Lucie. Je ne voulais pas vous faire de peine. Je sais que vous ressentez le sacrifice à faire, je ne dis pas plus que moi, c'est impossible, mais je sais que vous le ressentez autant que moi. Oh ! j'ai tant de chagrin que j'ai été méchante, ajouta-t-elle en voyant les yeux de Lucie remplis de larmes ; et cela au dernier jour et presque au dernier moment que nous sommes ensemble ! Comment ai-je pu être si cruelle !

Lucie se rassit auprès de la jeune fille en pleurs et se mit à la caresser de la main comme elle l'avait fait tant de fois pendant les quelques mois qui venaient de s'écouler : mais voyant qu'Alice continuait de sangloter elle changea de voix et lui dit d'un ton ferme :

— Alice, vous avez tort, ce chagrin va vous rendre encore malade. Petite sœur, voyons, soyons sœurs véritablement et souffrez que je vous dise la vérité. Votre douleur devient égoïste, elle vous rend oublieuse des autres. Pensez à votre père, songez à ce qu'il souffre depuis deux ans. Si vous avez tant de peine de me voir vous quitter, pensez quelles ont dû être ses angoisses en voyant

son enfant l'abandonner, non pas pour Dieu mais pour un homme, et jeter ainsi, par ce départ, de la boue sur ses cheveux blancs.

Chère Alice, croyez-moi, c'est en vous dévouant pour le consoler que vous trouverez vous-même votre véritable consolation. Soyez pour lui désormais ce qu'Henriette aurait dû être et n'a pas été, la lumière de ses yeux et la joie de son cœur, le baume de sa tristesse et l'appui de ses vieux ans. Voilà votre devoir. Dieu vous l'a marqué si clairement qu'il ne peut y avoir à ce sujet la moindre hésitation. Voilà votre devoir et il dépend de vous d'en faire aussi votre bonheur.

— Oui, dit Alice qui sanglotait encore, oui Lucie, je sais que vous dites vrai et j'ai déjà fait moi-même toutes ces réflexions. Mais vous savez combien je suis timide, ajouta-elle en se serrant contre son amie comme un enfant près de sa mère. Et je connais si peu mon père ; je suis si étrangère à tout ce qui le concerne que je saurais à peine quoi faire auprès de lui. Et de plus il y a ma belle-mère, mes jeunes frères et sœurs ; puis-je ne pas me sentir étrangère au milieu d'eux ? Et la pauvre Henriette, vous le savez, ne me disait rien de bien agréable sur leur compte, quand elle m'écrivait.

— Oubliez tout ce qu'Henriette a pu écrire à ce sujet, dit Lucie, presque sévèrement. Elle était alors sous l'influence de passions qui ont du la rendre injuste dans l'interprétation des pensées et des sentiments de ceux qui l'entouraient. Oubliez tout ce qu'elle a dit et allez à votre nouvelle demeure avec la résolution bien arrêtée d'être l'amie véritable de l'épouse de votre père et la véritable sœur aînée de ses petits enfants. Si vous accomplissez bien votre tâche, si vous vous en acquittez loyalement, entièrement vous aurez bientôt votre place dans la maison et dans le cœur de votre père et vous aurez en outre l'insigne satisfaction de vous sentir dans la famille, non pas un brandon de discorde, mais l'appui et la joie de ceux que votre père après tout est tenu d'aimer autant que vous. Et maintenant, chère Alice, partons, car mes frères doivent être bientôt de retour de leur promenade, et comme la soirée doit appartenir à mon père, je leur ai promis de leur donner une heure avant le souper.

En achevant ces dernières paroles elle se leva, mais au moment de s'éloigner elle s'arrêta pour donner un dernier regard à tant de beautés qu'elle allait quitter. C'était le regard d'adieu, et rien ni au près ni au loin ne lui échappa : et le vaste océan, et les barques légères et les grottes profondes et les roches capricieuses, tout fut enveloppé dans ce regard prolongé. Lorsqu'elle se retourna vers Alice, celle-ci crut entendre un soupir, mais ce soupir fut étouffé avant même qu'il vint expirer sur ses lèvres. Alors prenant par le bras sa compagne, Lucie se dirigea résolument du côté de la maison. Une demi-heure auparavant cette fermeté aurait paru à la timide Alice un véritable manque de cœur, mais dans la conversation qui venait d'avoir lieu, la jeune fille s'était convaincue que si Lucie gardait le silence ce n'était que parce qu'elle ne trouvait plus de paroles pour exprimer les déchirements de son cœur.

CHAPITRE DEUXIÈME

Dix minutes de marche conduisirent les deux jeunes filles aux portes de Raglan, la splendide demeure de Lucie Neville, et en quelque sorte aussi la demeure d'Alice qui y était demeurée sous la tutelle de Monsieur Neville, depuis que ses parents, aux jours de son enfance étaient partis pour les Indes. Une longue allée, bordée de chaque côté de tilleuls en fleurs, conduisait à la maison, bâtie en pierres de taille sur une large terrasse, entourée d'une palissade de pierre et ornée de vases précieux et de quelques statues de bon goût, en rapport avec le style classique de la Villa. Au bas de la terrasse, au milieu d'un parterre ombragé, deux fontaines lançaient dans les airs leurs gerbes argentées qui retombaient en poussière lumineuse dans un bassin peuplé de poissons aux écailles d'or et d'argent. De là, au milieu de la verdure et des brises parfumées, les heureux habitants du château pouvaient contempler l'horison que nous avons déjà décrit et apercevoir à travers les crêtes brisées des rochers les mouvements de la pleine mer. C'était le séjour de la fraîcheur et des parfums, inaccessible au souffle étouffant de la canicule.

Lucie et sa compagne avaient déjà atteint la terrasse et se reposaient avec délice au milieu des fleurs dont la brise du soir semblait encore rendre plus doux les parfums, lorsqu'un bruit significatif attira leur attention. Deux jeunes garçons, âgés respectivement de douze et dix-sept ans, venaient au galop de leur monture par la grande avenue. L'allure des coursiers indiquait évidemment un pari de la part des deux jeunes cavaliers.

L'aîné venait le premier, mais en apercevant sa sœur il tira en arrière, sauta à terre et vint rejoindre les deux jeunes filles, abandonnant sa monture qui continua à galoper vers l'écurie. Le cadet qui n'avait rien remarqué, galopa encore l'espace de quelques verges, mais s'apercevant qu'il était seul il arrêta son cheval et d'une manière si soudaine que l'animal faillit se cabrer. L'enfant jeta les rênes à un vieux palefrenier qui attendait, lança son chapeau en l'air en criant : Victoire ! victoire ! j'ai gagné la course ! j'ai battu Abeille ? Ah ! Alfred autrement n'aurait pas cédé ! Aussi j'étais certain qu'Agile bien menée était la meilleure. Eh ! James, tu sais si je l'ai bien menée. J'ai gagné, n'est-ce pas ? continua-t-il en s'adressant au palefrenier.

Eh bien ! je ne saurais dire, Monsieur Henri, répondit le vieillard sur un ton moitié respectueux et moitié bourru, mais ce que je sais, c'est que vous vous casserez le cou et que vous endommagerez Agile pour sa vie si vous l'arrêtez souvent de la façon que vous venez de faire.

— C'est absurde, James, Agile connaît ma main ; je suis même certain qu'elle s'arrêterait de la même façon à ma voix quand même je ne toucherais pas les rênes. En tous cas, mon bon vieux bourru, vous devez reconnaître qu'elle a gagné la course.

— Vraiment, monsieur Henri ! Eh bien, non : Abeille était en

avant et vous auriez été certainement battu si monsieur Neville ne s'était pas arrêté pour parler aux jeunes dames.

— Oh ! c'est cela, n'est-ce pas ? reprit en riant le jeune garçon ; Alfred est un rusé matois ; chaque fois qu'il se sent battu il en a toujours des sciennes en réserve pour se tirer d'affaire. Maintenant, mon bon vieux, conduisez Agile à l'étable, mais promenez-la un peu, car vous voyez qu'elle est en écume, et dites ce que vous voudrez, c'est le meilleur et le plus rapide cheval de notre écurie.

— Peut-être, dit le vieillard avec un fin sourire, pourtant malgré cela, Abeille aurait, j'en suis sûr, eu l'avantage, si Monsieur Alfred ne l'eût arrêtée tout-à-l'heure.

Ouais ! dit l'enfant avec un franc éclat de rire, vous parlez ainsi parcequ'Alfred, qui la mène, est votre favori et, comme de raison, tout ce qu'il fait est bien fait !

Mon favori ! vous croyez, reprit James en amenant le cheval ; mais en même temps il jeta un regard d'affection à son jeune maître, dont l'humeur franche et joyeuse commandait l'attachement de tous les serviteurs de la maison. Eh bien ! comme il vous plaira ; mais vous savez pourtant le contraire, Monsieur Henri, ajouta-t-il en s'éloignant.

— C'est possible, cria l'enfant en s'élançant vers la terrasse. En arrivant, il sauta au cou de sa sœur, il l'embrassa ; puis, se tournant vers Alfred, il commença à chanter victoire : Vous étiez battu, Alfred, avouez-le ; vous ne vous seriez jamais arrêté en chemin si vous n'aviez pas compris que c'en était fait pour vous de la course.

— Non Henri, reprit Lucie, vous vous trompez, Abeille aurait sûrement gagné la course si Alfred ne se fût arrêté pour venir nous parler.

— Fort bien, je comprends, dit Henri, mais cela n'empêche pas qu'Alfred n'aurait certainement pas arrêté, s'il n'eût été certain d'être battu à la fin.

— Comme vous le voudrez, dit Alfred avec tristesse. Peu m'importe lequel a gagné, et, pour ma part, je consentirais à être battu encore tous les jours pendant un mois si à ce compte je pouvais empêcher les projets insensés de Lucie, ou même seulement retarder de quelques mois son départ.

Oh ! c'est vrai, Lucie, oui, restez encore quelque temps, dit l'enfant en sautant de nouveau au cou de sa sœur. Allons, montrez-vous bonne, ne soyez pas obstinée, mais allez plutôt défaire vos malles et demain à la marée basse, nous aurons encore une course sur la grève et c'est vous qui déciderez de la victoire.

La nature de la récompense proposée fit sourire Lucie mais ce sourire ne put effacer l'expression de tristesse qui se lisait sur ses traits.

L'enfant s'en aperçut et croyant sa sœur ébranlée il ajouta : Ah ! je savais bien qu'elle regretterait son obstination. Rien maintenant ne pourrait la faire partir. N'est-ce pas, chère Lucie, que vous ne trahirez pas par votre départ la joie de nos vacances ? Pourquoi n'attendriez-vous pas qu'elles soient terminées ?

— C'est, répondit Lucie à travers ses larmes, que je veux vous

laisser, mon cher Henri, pour consoler notre papa et notre maman quand je serai partie.

— Oh ! je savais bien qu'elle ne reviendrait pas si vite, dit Alfred avec amertume. Elle a toujours été obstinée comme un mulet quand il s'est agi de mettre à exécution ses pieuses chimères. Que lui fait à elle de laisser ses jeunes frères et d'abreuver de chagrin un père et une mère !

— Alfred, cher Alfred, je vous en conjure, ne parlez pas ainsi, dit Lucie d'une voix suppliante. Après tout vous ne serez pas seuls ; Hélène restera à la maison.

Hélène ! un marmot de sept ans ! fit-il avec mépris ; une belle compensation, en vérité ! Et rabattant son feutre sur ses yeux, il s'éloigna en sifflant, signe certain d'un mécontentement au-delà de toute expression.

Henri n'abandonna pas la partie, mais prenant la main de Lucie il se tourna vers Alice en disant ingénument : Alice ne pourriez-vous pas la retenir ? Il me semble qu'elle entendra raison de vous, même quand elle s'obstine à ne pas nous écouter.

Alice secoua la tête en soupirant : j'ai fait tout ce que j'ai pu, Henri, que voulez-vous son cœur est déjà au couvent.

Peste soit du couvent ! s'écria Henri, et abandonnant la main de sa sœur il s'assit sur la terrasse et éclata en sanglots.

Sentant que c'en était trop pour son cœur, Lucie s'éloigna et ses larmes coulèrent silencieusement pendant qu'elle faisait mine d'examiner un carré de geranium. Alice s'assit auprès d'Henri et tâcha de le consoler. Mais bientôt ses larmes se mêlèrent à celles de l'enfant et une toux opiniâtre interrompit si souvent ses paroles qu'enfin elle fut réduite à se taire. Elle se contenta alors d'enlacer de son bras la tête de l'enfant et de caresser les tresses bouclées de sa chevelure comme elle l'avait fait tant de fois pendant l'enfance d'Henri alors qu'enfant elle-même elle trouvait pourtant dans ses quatre années de plus une lui, un titre qui l'obligeait à lui servir de mère.

— C'est vraiment honteux, dit tout à-coup l'enfant en se frottant vigoureusement les yeux et en faisant un effort désespéré pour reprendre des allures plus viriles. Oui c'est une honte. Me voici à pleurer comme un grand enfant, et à quoi bon ? Car après tout, Alfred avait peut-être raison, bien qu'il n'eût pas dû se montrer si méchant : c'est vrai, Lucie est toujours trop obstinée quand elle a dans la tête quelques unes de ses pieuses chimères.

— Obstinée seulement quand elle croit avoir raison, reprit Alice, amie trop sincère pour permettre même à Henri de jeter la pierre à sa chère Lucie.

— Raison ! raison ! fit l'enfant avec impatience, je ne vois et n'ai jamais vu raison en cela. Comment mon père peut-il lui permettre ces extravagances ? Je voudrais que ce couvent fût au fond de la mer et, si c'était possible, j'en ferais un feu de joie dès demain, je vous assure.

(*A continuer.*)